



DON'T WORRY, THE GEISHA FACIAL AT SHIZUKA NEW YORK USES NIGHTINGALE DUNG – NOT PIGEON POOP – TO BRIGHTEN SKIN.

SOYEZ SANS CRAINTE: LE SOIN GEISHA FACIAL DU SPA SHIZUKA NEW YORK EST FABRIQUÉ À PARTIR DE FIENTE DE ROSSIGNOL, ET NON PAS D'EXCRÉMENTS DE PIGEON.



## Big Apple Turnover

WHEN THE GOING GETS TOUGH, THE TIRED, POOR, HUDDLED MASSES GO FOR A MASSAGE. FROM SLEEP PODS TO BANYAS, THE NEW YORK SPA SCENE HAS IT ALL COVERED.

Une Grosse Pomme par jour...

AU FIL DES PÉRIODES DIFFICILES, NEW YORK EST TOUJOURS PARVENUE À PRENDRE SOIN D'ELLE-MÊME. PAS ÉTONNANT, ALORS, QUE LA VILLE OFFRE CERTAINS DES MEILLEURS SPAS AU MONDE.

BY / PAR GUY SADDY PHOTOS BY / DE CHRIS BUCK

## In a sixth-floor suite, a stone's hurl from

Rockefeller Center, I lie on my back while a nice woman smears bird droppings all over my face. Let me be clear: I am not a fetishist; nor am I someone you'd normally find covered in avian eliminations, like a bronze statue in a public park. Rather, I'm at a spa called Shizuka New York, undergoing the Geisha Facial. Years ago, explains my esthetician, geishas used lead-based makeup to achieve a porcelain complexion. Unfortunately, they were poisoning themselves. The alternative: uguisu no fun, or sterilized Japanese nightingale dung, an elixir that apparently produces a "pearly lustre," a patina to which, until today, I could only aspire.

Leaving Shizuka, my cheeks glowing like a child's on a crisp winter day, I head up Fifth Avenue and into a phalanx of dour faces. Little wonder: The city is awash in construction noise and street repairs. The sidewalks are too small for the crush of people. Everywhere in midtown – the chunk of real estate south of Central Park that includes New York's most fabled streets – scaffolds block the sunlight and render the walkways claustrophobically dark. Let's just say that the city's mood tracks the Dow as closely as any index fund.

All of which makes my mission here more difficult. I am spending a week in New York City, of all places, to be well. To relax, in a city that's as tightly wound as a Swiss watch. To be pampered and massaged, like a Kobe steer, in some of the world's finest spas. To rest, in the city that never sleeps. Yes, really.

My first stop is at Yelo, a spa in midtown's heart. To call Yelo a simple spa, however, short sells its novel high concept. It is, rather, a sleep clinic/wellness centre in a setting so futuristic that you half expect side orders of Soylent Green to be served with your complimentary water.

My reflexologist leads me down a glowing orange hall filled with private pods. Called YeloCabs — considering how unrelaxing a New York taxi ride can be, it's an unfortunate pun — these self-contained chromatherapy chambers are tricked out with special reclining chairs, pumped-in aromatherapy scents and soothing sound effects. The reflexology treatment lasts 20 minutes and is, indeed, relaxing. But I'm skeptical about being able to nap. Yet after the pod lighting fades to black — and despite my serial insomnia — I doze off. Twenty minutes later, the pod begins to glow. I wake to the approximation of, you guessed it, sunrise.

My first time in New York was when I was 13 years old. Barry Manilow's "Mandy" was in heavy rotation  $\rightarrow \rightarrow$ 

I AM
SPENDING
A WEEK IN
NEW YORK CITY,
OF ALL PLACES,
TO BE WELL.
TO BE
MASSAGED
LIKE A KOBE
STEER. TO REST
IN THE CITY
THAT NEVER
SLEEPS. YES,
REALLY.



JE SUIS VENU
PASSER UNE
SEMAINE À
NEW YORK (NEW
YORK!) POUR ME
RESSOURCER. ME
FAIRE MASSER,
TEL UN BŒUF
DE KOBE. ME
REPOSER DANS
UNE VILLE
QUI NE DORT
JAMAIS. SI, SI.

À deux pas du Rockefeller Center, je suis étendu dans une suite au sixième étage, où une femme charmante m'enduit le visage de fiente d'oiseau. Soyons clair: je ne suis ni fétichiste ni quelqu'un que vous verriez d'ordinaire couvert de dépôts aviaires, telle une statue de bronze dans un parc. Je suis en fait au spa Shizuka New York, pour y subir un soin Geisha Facial. Jadis, selon mon esthéticienne, les geishas utilisaient un maquillage à base de plomb pour obtenir un teint de porcelaine. Mais elles s'empoisonnaient. Solution? L'uquisu no fun (excrément stérilisé de rossignol du Japon), un élixir qui donnerait à la peau un «éclat nacré», une patine que, jusqu'à ce jour, je

Au sortir du Shizuka, les joues aussi radieuses que celles d'un enfant en hiver, je mets le cap sur la Cinquième Avenue, croisant une cohorte de visages renfrognés. Pas étonnant: la ville croule sous les chantiers bruyants et les travaux de voirie. Les trottoirs sont trop étroits pour les masses de piétons. Partout dans Midtown (la zone au sud de Central Park que traversent les artères les plus légendaires de New York), les échafaudages bloquent les rayons du soleil et plongent les passages piétonniers dans une obscurité oppressante. Bref, l'atmosphère en ville reflète les aléas du Dow Jones mieux qu'un fonds indiciel.

ne pouvais qu'appeler de mes vœux.

Tout ça ne facilite pas ma mission. Je suis venu passer une semaine à New York (à New York!) pour me ressourcer. Pour me détendre, dans une ville aussi tendue qu'un funambule. Me faire chouchouter et masser, tel un bœuf de Kobe, dans quelques-uns des meilleurs spas du globe. Me reposer dans la ville qui ne dort jamais. Si, si.

Premier arrêt: le Yelo, un spa au cœur de Midtown. Dire du Yelo que c'est un simple spa ne rend pas justice à l'originalité de son concept. Ce centre de mieux-être doublé d'une clinique du sommeil est planté dans un décor si futuriste qu'on s'attendrait presque à se faire offrir une capsule de Soleil vert avec le verre d'eau servi gracieusement.

Ma réflexologue me guide dans une pièce enveloppée d'un halo orangé et bordée de cabines individuelles appelées « YeloCabs » (jeu de mot intraduisible qui fait allusion aux taxis new-yorkais, qui n'ont pourtant rien de relaxant). Ces chambres de chromothérapie, équipées de sièges inclinables spéciaux, sont inondées d'essences d'aromathérapie et de sons apaisants. Le traitement de réflexologie dure 20 minutes, et il est délassant, j'en conviens. Je doute cependant de pouvoir faire une sieste. Pourtant, une fois la cabine plongée dans l'obscurité, et en dépit de mon insomnie chronique, je m'assoupis. Vingt minutes plus tard, la cabine s'éclaire de nouveau. Je m'éveille dans une lueur évoquant, vous l'aurez deviné, un lever de soleil. →





GUESTS OF THE KOREAN KITSCH SPA CASTLE ENJOY EVERYTHING FROM INFRARED SAUNAS TO THERAUPEUTIC JETS AND, OF COURSE, KIMCHEE.

LES CLIENTS DU SPA CASTLE, COMPLEXE CORÉEN AU STYLE KITSCH, ONT ACCÈS À DES SAUNAS INFRAROUGES, DES JETS THÉRAPEUTHI-QUES ET, BIEN SÛR, DU KIMCHI.



→→ on AM radio; flared pants were a pre-ironic statement. Walking along these avenues, I felt a sense of belonging, compromised only by the parents with whom fate had saddled me. Constantly smiling and irritatingly polite, they would regularly turn their eyes skyward and marvel at the height of the buildings. I walked 20 paces behind them, appalled.

During that trip, I ate a pretzel as big as a fedora and fell in love with a girl from Jersey with long brown hair and a chipped front tooth. And I fell in love with New York too. As a result, the New York I recall is anchored in the 1970s, when Harlem was the universal metaphor for urban blight and Times Square was firmly positioned somewhere between Sodom and Gomorrah. Today all that has changed. Over the years, New York has, time after time, made itself well.

Change is, of course, part of New York's eternal equation. This has always been a city of immigrants, and each successive wave of tired, huddled masses brings its own customs – and, indeed, its own spas and wellness regimens. The large and well-established Jewish community has always had the shvitz; Turkish émigrés set up hammams. The growing Russian community imported its banyas, or steam baths. And Asian immigration, from Thailand to Korea, has fed a rapidly expanding spa scene, where traditional techniques are repackaged in gorgeously spare, Zeninspired settings.

But not all serve a seriously moneyed clientele. In Queens, a short drive from the Flushing–Main Street subway station, you'll find Spa Castle. This five-storey, 100,000-square-foot space offers both Korean  $\Rightarrow \Rightarrow$ 

→ J'avais 13 ans lors de ma première visite à New York. Mandy, de Barry Manilow, tournait sans arrêt à la radio AM; les pantalons à pattes d'éléphant ne portaient pas à rire. Dans ces avenues, j'éprouvais un sentiment d'appartenance que rien n'ébranlait, hormis ces parents que le destin m'avait imposés. Tout sourires et d'une politesse exaspérante, mes vieux levaient sans cesse les yeux au ciel, s'émerveillant de la hauteur des immeubles. Je marchais à 20 pas derrière eux, indigné.

Durant ce voyage, j'ai mangé un bretzel gros comme un chapeau de feutre et je suis tombé amoureux d'une fille du New Jersey qui avait de longs cheveux bruns et une dent ébréchée. Je suis aussi tombé amoureux de New York. Le New York de mes souvenirs est donc ancré dans les années 1970, époque où Harlem était synonyme de délabrement urbain et où Times Square était coincé entre Sodome et Gomorrhe. Aujourd'hui, tout a changé. Au fil des ans, New York s'est maintes fois remise sur pied.

D'ailleurs, le renouveau est inscrit dans la trame de la ville. Cette cité a de tout temps accueilli des immigrants, et chaque vague de déracinés fourbus apporte ses coutumes, entre autres en matière de spas et de régimes santé. La communauté juive, nombreuse et bien établie, a toujours eu ses *shvitz*; les Turcs ont ouvert des hammams. La communauté russe, en croissance, a importé ses *bania*, ou bains de vapeur. Et l'afflux d'Asiatiques, de la Thaïlande à la Corée, a engendré une prolifération de nouveaux spas où les techniques traditionnelles font peau neuve dans de superbes locaux d'inspiration zen.

Mais les spas ne desservent pas tous une clientèle pleine aux as. Dans Queens, pas très loin de la station de métro Flushing-Main Street, se trouve un immeuble de  $9300 \, \text{m}^2 \rightarrow 100 \, \text{m}^2$ 

→→ massage and kimchee in a setting that can charitably be described as pre-luxury Vegas-meets-West Edmonton Mall.

After signing in and strapping on a wristwatch-like device — it opens my locker and also allows me to electronically add food and spa services to my bill — I change into the supplied shorts and tee, then wander upstairs to the second floor, past a notice that reassuringly warns that "immoral acts" will not be tolerated. The centrepiece here is Sauna Valley. There's an LED Sauna, which uses colour therapy to enhance everything from creativity to energy. There's a Gold Sauna, a Jade Sauna, a Salt Sauna and a Loess Soil Sauna, which, at 86°C, is almost hot enough to boil your blood. I catch wind of a faint aroma. Kimchee, I think. I hope.

Another floor is dominated by "bade pools," each of which uses different combinations of aqua jets to "benefit rheumatism, muscle aches, immune system and your overall sense of well-being." Tempting, but I'm here for a Korean massage, so I head downstairs to the "men only" section. There I strip naked and undergo the Body Scrub — a rough exfoliation that comes close to leaving no stone unturned, figuratively speaking. After the scrub, my masseur begins the real work. His hands are strong, the treatment rough. But when he's done, my back and shoulders — taut and rigid from too much time spent in an office chair — are as pliable as overcooked pasta.

A decidedly more refined experience can be found at Okeanos, a modern, clean-lined banya frequented by transplanted Eastern European hockey stars and featuring a seductive, dimly lit lounge stocked with Zyr, a premium vodka. Clearly, it's a long, long way from the banya in *Eastern Promises*.

After changing into my swim trunks, I'm met by Vadim, a Siberian ex-pat, who directs me to the steam room. It's uncomfortably hot and so steamy that I almost cannot see my hand in front of my face. After a few minutes, I'm ready for the dry sauna and the second part of my treatment. Vadim leads me to the sauna's top row, its hottest tier, and puts a wet towel over my head.

And then he starts hitting me.

Actually, it's more like brushing. And he's not using his fists. Rather, he's wielding a tied-up bundle of birch branches, which, he says, will help make me even hotter. To finish off, Vadim escorts me out of the sauna and places me under a cold shower, holding me so I can't move as icy water splashes down for five full seconds. This is platza, a traditional Russian treatment that, by alternating between extreme heat and cold, is said to be recuperative. "There," he says. "After platza, you won't be sick for three months."

"Great," I say. But Vadim has a question: "You are financial expert?"

"I'm sorry?"

"Financial expert, yes?" he asks again. "I need to know what to do with my money."  $\Rightarrow \Rightarrow$ 

VADIM LEADS ME TO THE SAUNA'S TOP ROW, ITS HOTTEST TIER, AND PUTS A WET TOWEL OVER MY HEAD. THEN HE **STARTS** HITTING ME. THIS IS PLATZA, A TRADITIONAL RUSSIAN TREATMENT.



VADIM M'AMÈNE
SUR LE GRADIN
SUPÉRIEUR DU
SAUNA, LE PLUS
CHAUD, ET ME
COUVRE LA TÊTE
D'UNE SERVIETTE
MOUILLÉE. PUIS,
IL SE MET À
ME FOUETTER.
CE TRAITEMENT
TRADITIONNEL
RUSSE S'APPELLE
PLATZA.

→ sur cinq étages, le Spa Castle. On y propose autant des massages coréens que du kimchi dans un décor que, par charité, l'on décrira comme tirant sur le Las Vegas d'avant le boom avec un soupçon de West Edmonton Mall.

Après m'être inscrit et avoir passé à mon poignet un bidule qui me permet d'ouvrir mon casier et d'ajouter électroniquement des repas ou des services à ma note, j'enfile le short et le t-shirt fournis avant de monter au deuxième étage, notant au passage sur une rassurante affiche que les «gestes immoraux» ne sont pas tolérés. L'étage des saunas est au cœur de cet endroit. Il y a là un sauna éclairé aux DEL, où l'on a recours à la chromothérapie pour régénérer créativité, énergie vitale, etc. Plus un sauna plaqué or, un sauna de jade, un sauna aux blocs de sel et un sauna au lœss qui, à 86 °C, est presque assez chaud pour vous liquéfier. Une drôle d'odeur me vient aux narines. Du kimchi, je crois. Enfin, j'espère.

Un autre étage est consacré aux bade pools, bassins munis de divers jets d'eau censés «soigner rhumatismes, douleurs musculaires et système immunitaire et procurer un bien-être général ». C'est tentant, mais je suis ici pour un massage coréen; je descends donc à la section «pour hommes seulement ». Là, je me déshabille complètement et me soumets à un nettoyage corporel, exfoliation musclée qui arrache tout (façon de parler). Ensuite, mon massothérapeute se met au travail. Ses mains sont fortes, le traitement vigoureux. À la fin, mon dos et mes épaules, raidis et tendus par trop de travail à l'ordi, sont aussi flexibles qu'un horaire de pigiste.

Une expérience nettement plus raffinée peut être vécue à l'Okeanos, une *bania* moderne aux lignes pures fréquentée par des hockeyeurs vedettes venus d'Europe de l'Est (un bar invitant à l'éclairage tamisé y propose même de la Zyr, une vodka haut de gamme). On est loin du bain russe des *Promesses de l'ombre*.

Une fois mon maillot enfilé, je fais connaissance avec Vadim, un émigré sibérien, qui m'indique le chemin du bain de vapeur. La chaleur est accablante, la vapeur si dense que je distingue à peine ma main. Au bout de quelques minutes, je suis prêt pour le sauna sec et la deuxième partie de mon traitement. Vadim m'amène sur le gradin supérieur du sauna, le plus chaud, et me couvre la tête d'une serviette mouillée.

Puis, il se met à me fouetter.

En fait, c'est comme s'il me balayait. Au moyen d'un fagot de branchages de bouleau, qui, me prévient-il, me donnera encore plus chaud. Pour finir, il m'escorte à l'extérieur du sauna et me place sous une douche froide, en m'immobilisant, le temps de m'asperger d'eau glaciale pendant cinq longues secondes. Ce traitement traditionnel russe, le platza, par l'alternance du chaud et du froid extrêmes, est censé être réparateur. « Voilà, m'annonce Vadim. Après un platza, vous ne serez pas malade pendant trois mois. »

Merveilleux. Mais Vadim a une question: «Vous êtes expert financier?

- Pardon?
- Expert financier, c'est ça? Je veux savoir comment placer mon argent.»  $\rightarrow$

→→ It's around 11 p.m. at Bar Jamón in the Gramercy district, and this tiny, dimly lit resto-bar is packed with patrons jammed elbow to elbow at stand-up-style tables that dominate the room. I'm here to meet up with an old friend who also happens to be the managing partner of a hedge fund. Contrary to what you'd expect, he's done very well in these challenging times. Sitting with us, however, is an interior designer who worked mainly in the Hamptons before the nightingale dung hit the fan and her business dried up overnight. Later another guy joins our group. Last year, he generated stellar returns for his sole client, a European billionaire. This year, he's down, a lot. Still, he'd like to buy a bottle for the table. "Really," he says, "I'd be happy to do it." Briefly, I think of Weimar-era Berlin.

Everywhere we go, from working-class taverns to lavish hotel lounges, the volatile financial markets dominate conversation. In a world economy turned upside down, NYC was the canary in the coal mine. It strikes me, yet again, that New York must find a way to make itself well. But true wellness cannot be achieved through the manufactured serenity of the spa alone. Now, more than ever, New York could use places of true quietude that lesser cities have in abundance.

Walking along Fifth Avenue's Museum Mile, I pass the Guggenheim and make my way toward Central Park's north end to the Conservatory Garden. Entering the huge, ornate wrought-iron Vanderbilt Gate, I look over an expanse of manicured lawn. This is the Italian section, flanked by two smaller gardens in French and English styles. Sitting on a bench in the wisteria-filled pergola, I feel completely removed from the city  $\rightarrow \rightarrow$ 

→ Il est près de 23 h, et le Bar Jamón, minuscule resto-bar faiblement éclairé du quartier Gramercy, est bondé d'habitués serrés les uns contre les autres le long de grandes tables hautes. J'y ai rendez-vous avec un vieux copain qui est également gestionnaire d'un fonds spéculatif. Contrairement à ce qu'on pourrait croire, il s'en tire très bien en ces temps difficiles. Par contre, la designer d'intérieurs assise à notre table a vu péricliter ses affaires dans les Hampton et se retrouve dans la fiente de rossignol jusqu'au cou. Un peu plus tard, un autre gars vient se joindre à nous. L'an dernier, il a généré des rendements faramineux pour son unique client, un milliardaire européen. Cette année, il a beaucoup perdu. Pourtant, il voudrait commander une bouteille pour notre tablée: « Vraiment, ça me ferait plaisir. » J'ai un flash: Berlin, République de Weimar.

Où qu'on aille, des tavernes de travailleurs aux opulents salons d'hôtels, la volatilité des marchés financiers domine les conversations. Les premiers symptômes de la crise économique mondiale sont apparus à New York. Une fois de plus, cette ville doit trouver le moyen de se remettre sur pied. Mais le véritable bien-être ne passe pas uniquement par la sérénité préfabriquée des spas. Plus que jamais, New York aurait besoin de lieux de quiétude, dont regorgent pourtant les villes de moindre importance.

Remontant la Cinquième Avenue, je passe devant le Guggenheim avant de me diriger vers le Conservatory Garden, dans la partie nord de Central Park. Une fois franchi l'énorme portail Vanderbilt de fer forgé, j'admire une vaste pelouse impeccable. Je me trouve ici dans la section italienne, flanquée de deux jardins plus petits, à la française et à l'anglaise. Assis dans la pergola tapissée de glycine, je me sens totalement isolé de la frénésie de la →







A BRUSH WITH
PLATZA AT
OKEANOS, AN
UPSCALE RUSSIAN
BANYA THAT'S
A FAVOURITE
OF EASTERN
EUROPEAN
HOCKEY STARS.
THE VODKA
LOUNGE CAN'T
HURT, EITHER.

UN TRAITEMENT
DE PLATZA À
L'OKEANOS, UNE
BANIA RAFFINÉE,
OÙ SE RASSEMBLENT DES JOUEURS
DE HOCKEY
D'EUROPE DE L'EST.
L'ATTRAIT DU BAR À
VODKA NE DOIT PAS
NUIRE NON PLUS.

 $\rightarrow \rightarrow$  until construction noise, from the nearby Museo del Barrio, intrudes.

In midtown, refuge is scarce. And when you find it, it seems out of place, like an awkward pause in a lively conversation. There is the odd public-space corridor, like the one at 1325 Avenue of the Americas, which connects 53rd and 54th streets and provides a relatively placid place to eat your takeout falafel. The Ford Foundation Building has a gorgeous tree-filled atrium, with ponds fed by rainwater collected from the roof. But, tellingly, there are no benches; your stay will be sweet but short. Much is made of the tranquility of nearby Tudor City Greens. That these postage-stampsize spots of nature – near a fairly busy thoroughfare – are renowned for their serenity speaks volumes.

Oddly, it's in busy SoHo, behind a non-descript door at 141 Wooster Street, that I come closest to calm. After being buzzed in, I climb a narrow, steep stairway to the second floor and encounter a most extraordinary thing: an entire room full of dirt.

Created by artist Walter De Maria in 1977, the New York Earth Room consists of 3,600 square feet of floor space, piled high with 127,000 kilograms of soil. Frankly, I'm not at all sure what De Maria was trying to say with this installation. But standing here alone in the silence, surrounded by a sea of peaty-smelling loam, I'm glad it exists.

Afterwards, at the Four Seasons Hotel, the bellman kindly arranges for the hotel's private car. I slide into the leather seat and shut the door. The car, a Maybach, is exceptionally luxe. There is, however, something else. There is no noise. None. It is, without doubt, the most tranquil spot I've experienced here.

Our car turns down Park Avenue. It is a fine-looking boulevard, broad and imperious, certainly worthy of its reputation. But looking out the darkened windows, I realize with some regret that the city I idealized as a boy overwhelms me as a man.

We turn another corner, en route to another spa, and I continue staring up at the buildings we pass. From this perspective, they look so tall. ←

Write to us: letters@enroutemag.net

ODDLY, IT'S IN BUSY SOHO THAT I COME **CLOSEST** TO CALM. BEHIND A NON-DESCRIPT DOORI**ENCOUNTER** A MOST*EXTRAORDINARY* THING: AN **ENTIRE ROOM** FULL OF DIRT.



CURIEUSEMENT, C'EST DANS LE TUMULTE DE SOHO. DERRIÈRE **UNE PORTE** ORDINAIRE, QUE JE M'APPROCHE *LE PLUS DE LA* SAINTE PAIX ET OÙ M'ATTEND UNE *MERVEILLE: UNE* SALLE REMPLIE DE TERRE.



→ ville, jusqu'à ce que le bruit de travaux, au Museo del Barrio voisin, retentisse.

Dans Midtown, les havres de paix se font plutôt rares. Quand vous en trouvez un, il vous semble déplacé, comme un silence gênant dans une conversation animée. Il y a bien, ici et là, un espace public, comme celui du 1325 Avenue of the Americas, qui relie la 53<sup>e</sup> et la 54<sup>e</sup> rues et vous fournit un coin relativement paisible où manger votre falafel. Le Ford Foundation Building propose un superbe atrium rempli d'arbres, avec bassins d'eau de pluie recueillie sur le toit. Mais on n'y trouve aucun banc: votre halte sera agréable mais brève. Quant aux jardins de Tudor City, tout près, on en vante beaucoup la tranquillité. Que ces îlots de verdure grands comme ma main (situés tout près d'une artère plutôt achalandée) soient renommés pour leur calme, voilà qui en dit long.

Curieusement, c'est dans le tumulte de SoHo, derrière une porte ordinaire, au 141 Wooster Street, que je m'approche le plus de la sainte paix. Une fois entré, je monte un escalier abrupt et étroit jusqu'au deuxième, où m'attend une merveille: une salle remplie de terre. Conçue par Walter De Maria en 1977, la New York Earth Room est une surface de 330 m² couverte de 127 t de terreau. À vrai dire, je ne suis pas certain de saisir ce que l'artiste voulait exprimer avec cette installation. Mais, seul dans ce silence, baignant dans cette odeur de tourbe, j'apprécie l'œuvre.

Plus tard, au Four Seasons, le chasseur me réserve obligeamment la voiture privée de l'hôtel. Je me glisse sur le siège en cuir et referme la portière. C'est une Maybach d'un luxe inouï. Mais il y a plus. On n'entend pas un son. Rien. Cette automobile est sans conteste l'endroit le plus paisible de tout mon séjour.

Mon chauffeur emprunte Park Avenue. C'est un beau boulevard, vaste, imposant, digne de sa réputation. Pourtant, en regardant par les vitres teintées, je réalise non sans regrets que la ville que j'idéalisais à l'adolescence m'écrase à l'âge adulte.

Nous prenons ensuite une autre rue, en route vers un spa de plus. Je continue d'observer le sommet des gratteciels que nous longeons. Sous cet angle, ils semblent vraiment hauts. ←

Vos commentaires: courrier@enroutemag.net

For travel and destination information, see Itinerary (page 75).

Pour de plus amples détails sur cette destination et sa desserte, consultez l'Itinéraire (p. 75).



www.visa800.com

四十家分支机构 40 branches worldwide 成功案例数万件 Thousands of successful cases

Provides services to obtain an Immigration status that results in reduced tuition fee when studying abroad

专业办理加拿大、美国、澳洲投资移民 Handles investor category immigration to Canada, the U.S, and Australia 专业办理各国留学和技术移民

Provides services to obtain skilled worker visa and international student visa